

LA FOLIE DE LOUIS II DE BAVIERE

J. Clavreul

Il faut appeler un fou un fou. On a rendu un très mauvais service à Louis II en le désignant comme le roi romantique, le roi baroque, le roi vierge, ou encore le roi schizoïde, roi mécène, roi original, bref en parlant de lui comme s'il était névrosé comme vous et moi, peut-être un peu plus seulement en raison de sa condition royale. Eh bien, non, Louis II n'aurait sûrement pas voulu être comme vous et moi, si on en juge par l'horreur qu'il avait de ses contemporains. Il y a chez Louis II quelque chose qui tranche radicalement et qu'il faut bien appeler sa folie. Il est réducteur de le banaliser, de le juger selon nos catégories habituelles dont il ne voulait rien savoir.

Quelle est cette pudeur qui nous empêche d'appeler la folie par son nom ? Je crois que c'est en raison de sa proximité avec le pouvoir. A l'époque de la Renaissance, les rois aimaient se faire accompagner d'un fou. Alors les clercs qui sont toujours prompts à interpréter les désirs du Prince, ont compris cela comme une indication politique à l'égard des fous : il faut les traiter comme des gens de bonne compagnie. Voyez Erasme et son "Eloge de la folie". Ce n'est pas son meilleur ouvrage, entre nous. Mais ça indique bien une certaine orientation qui vise à juger de la folie à travers la sagesse et la sagesse à travers la folie. Sur cette lancée, on a continué jusqu'à l'antipsychiatrie. Mais si je suis sûr qu'une telle façon de voir donne beaucoup de bonne conscience au Sage, ou à l'antipsychiatre, je ne suis pas du tout sûr que ça fasse l'affaire des fous qui ont le plus souvent horreur de cette sollicitude.

Pour ma part, je suis plutôt porté à penser que le Roi, en se faisant accompagner d'un fou, cherchait surtout à éviter qu'on se méprenne : puisque le fou est d'un côté, on

s'aperçoit par contraste que le Roi est sage ! De même, il y avait des nains à la Cour d'Espagne : ce qui permettait de reconnaître tout de suite ce qu'est un Grand d'Espagne !

Ce qui m'a servi de guide dans ce travail, c'est la question du rapport de la folie avec le pouvoir, parce que je ne cesse de me poser cette question qui me paraît un abîme sans fond : Quelle est cette folie qui nous pousse à obéir au pouvoir ? Bien sûr, je me la pose en termes psychanalytiques, en interrogeant la formation du Sur-moi, mais surtout, j'estime que le psychanalyste ne peut rester indifférent à ce que La Boétie appelle "La Servitude volontaire", et dont nous regardons plus souvent l'autre face, celle qu'on appelle la passion du pouvoir.

Le plus important de l'apport psychanalytique, c'est ce qui nous permet de sortir de la psychologie avec ce qu'elle implique nécessairement de systématisation individualiste, personneliste et normative.

Le texte de Freud "Psychologie des masses et analyse du moi" permet d'aborder ce problème si important de l'identification entre eux des membres d'une même communauté, cette identification, ce lien amoureux qui n'est possible qu'à travers une identification commune au chef, et constitue de ce fait une identification idéale pour le "Moi" de chacun.

C'est par là me semble-t-il que nous pouvons tenter une approche plus féconde de la folie, non pas en disant que le fou est plus ou moins comme chacun de nous, mais plutôt en découvrant que nous fonctionnons volontiers comme le fou, c'est-à-dire dans les aliénations de l'imaginaire, c'est-à-dire dans les identifications. C'est seulement parce que nous y cédon toujours plus ou moins que nous considérons toujours le chef comme le personnage charismatique, l'homme de la situation, et finalement le Sauveur. Freud a très bien montré qu'il n'en est rien. C'est dans les sociétés très structurées, très hiérarchisées que survient le chef, par exemple l'Eglise et l'Armée. L'homme de la situation, le chef, c'est celui que désigne une puissante hiérarchie. Aussi un pape peut-il mourir et être remplacé par un autre. Un général peut être tué et il sera remplacé par un autre. La foule va tour à tour se

lamer et pleurer, puis se réjouir et espérer ! Et ceci bien qu'elle ignore tout ou presque tout du chef disparu comme du nouveau chef.

Bien sûr, vous allez penser que ce sont là des faits quelque peu dépassés, qui relèvent de l'histoire, ou bien des faits marginaux concernant des groupes isolés de la société contemporaine. Aujourd'hui n'est-ce pas ?, il y a les élections pour nous convaincre que le chef est celui que nous avons choisi. Il faut quand même se poser quelques questions : A combien estime-t-on le pourcentage de voix dû au fait que Mitterand s'est adressé à un excellent publicitaire pour faire sa campagne ? Ou encore : que pensez-vous du fait que Nixon, après un échec particulièrement cuisant, a entrepris une psychanalyse pour que son image passe mieux à la télévision ? On comprend mieux dans de telles conditions que ce soit un acteur professionnel qui dirige la plus grande démocratie du monde.

Quand on vote, on s'identifie à son candidat...mais c'est à peu près au même titre qu'on s'identifie à un cheval quand on joue aux courses, ou à une équipe de football si on habite dans la ville. Et puis on s'identifie de préférence à celui dont on a des raisons de croire qu'il sera le vainqueur. Et enfin, après l'élection on s'identifie à l'Etat et à la raison d'Etat, et c'est ainsi que la gauche peut imposer en France une austérité que jamais la droite n'aurait pu obtenir des syndicats.

L'aliénation, c'est ça, c'est ce qui nous permet de croire que nous avons choisi le chef et la loi qu'en réalité nous subissons. C'est à propos des élections que le grand juriste qu'était Kelsen s'est souvenu de son ami Freud pour dire que les jours d'élection sont de l'ordre des cérémonies totémiques au cours desquelles le peuple se donne pour un jour l'illusion qu'il est l'auteur des lois, parce qu'il a eu l'audace de s'attaquer au redoutable animal totémique.

Eh bien ! tant pis donc pour nos convictions démocratiques. Il vaut mieux connaître nos aliénations, auxquelles n'échappent en aucune façon nos chefs, suspendus aux sondages d'opinion, et tout aussi peu libres que nous le sommes. Tout ceci

fonctionne dans l'imaginaire, ce qui s'appelle en droit le système représentatif, dont je vous dirai seulement que c'est pour les juristes une fameuse bouteille à l'encre, tout autant que ce que vous pouvez découvrir en psychanalyse, par exemple en ouvrant le vocabulaire de Laplanche et Pontalis au mot représentation.

Il m' a semblé qu'il y avait une bonne formule de cette aliénation. C'est : "L'Etat c'est Moi". Remarquez bien que personne ne peut être l'énonciateur de cette phrase. Si le pensionnaire de l'Elysée la disait, il n'aurait pas tort, mais tout de même, tout le monde trouverait qu'il exagère. Dans la bouche d'un pensionnaire de Sainte-Anne, ça ne favoriserait certainement pas sa prochaine sortie. Et si moi-même je la dis, il faut que je m'explique longuement sur les problèmes de l'aliénation pour que ce soit tolérable. On attribue la paternité de cette phrase à Louis XIV et la Reine Elisabeth, mais c'est certainement faux.

Quant à Louis II, vous verrez ce qu'il a fait de cette phrase. Pour le moment je vous dis seulement que c'est cela, cette transformation, qui a attiré mon intérêt pour ce roi. Vous excuserez donc ce long préambule bien nécessaire pour vous faire sentir que la folie, c'est une affaire d'Etat.

x x

x

Que se passe-t-il donc lorsque le Prince devient fou, ce qui fut le cas de Louis II de Bavière ?

La question peut paraître assez vaine, parce que l'éventualité en est somme toute improbable. Mais c'est surtout parce que, malgré nos dénégations, nous gardons des idées un peu simplistes sur la folie, considérée comme un phénomène qui tranche. Le problème est effectivement de peu d'intérêt s'il arrive, par exemple, que le Prince se prenne pour un chien, ce qui fut le cas pour Othon, frère de Louis II. Chacun comprend bien alors - même si ce n'est pas très facile à expliquer - qu'il ne conviendrait pas pour un Prince d'aboyer à l'arrivée de ses hôtes.

Dans un tel cas, les psychiatres sont fortement soutenus par un consensus général, celui de la Cour, des bourgeois

et même du petit peuple, qui ne tolérerait pas qu'on fasse des choses pareilles dans ses chaumières. Il est donc tout prêt à refuser le modèle identificatoire proposé alors par le Prince, c'est-à-dire le chien. Il n'y a, dans ce cas ni difficultés, ni scrupules à avoir pour écarter le Prince du pouvoir et de la fréquentation des honnêtes gens.

Avec Louis II, ce fut beaucoup moins simple. Tout le monde s'accordait à le considérer comme dérangé, mais il n'était même pas question qu'il accepte de voir un psychiatre, tant il était méfiant à leur endroit ; sans doute pour en avoir trop vu de son frère Othon. Le seul qui ait réussi à s'introduire auprès de Louis II, ce fut par ruse et sous prétexte d'examen dentaire. Le psychiatre en revint ébloui par le charme du Prince, et ne cessait de louer son intelligence et son équilibre. Finalement, les psychiatres, qui donnèrent leur caution "scientifique" à la destitution de Louis II ne l'ont pas examiné, se contentant de juger son état sur pièces qui étaient d'ailleurs de poids. Ils ne s'en sont pas tirés à leur honneur auprès de l'opinion publique, qui doute toujours de la folie de Louis II.

Ce fut un très célèbre psychiatre, le Docteur Gudden, maître de Kraepelin qui devint son médecin attitré, après que le Roi eut été destitué et gardé étroitement dans son château de Berg. Cela n'a pas duré plus de quelques jours. Le Docteur Gudden trompé lui aussi par l'intelligence et la séduction du Roi, l'accompagna dans une promenade, le jour de Pentecôte, et on retrouva les deux corps, noyés, dans un étang proche. Louis II avait-il voulu s'évader, ou bien avait-il voulu se suicider ? On n'en saura jamais rien, mais il entraîna dans la mort son psychiatre, qui voulait s'y opposer. Il reste sur cette histoire une incertitude de bon ton pour une fin romantique.

S'il y a des fous qui se prennent pour Napoléon, pour le Christ, ou pour un chien, Louis II finalement n'avait d'autre folie que de se prendre pour le Roi. A bien interroger les documents que j'ai pu lire je n'ai rien vu d'autre à dire sur sa folie. Mais si mon petit préambule a pu vous éclairer, vous comprendrez que cela suffit pour que les choses se passent très mal.

Pourtant cela n'aurait dû faire aucune difficulté, puisque le titre de Roi lui était attribué sans aucune ambiguïté par les lois fondamentales du Royaume, et Louis II eut même le bon goût d'atteindre tout juste la majorité légale de 18 ans à la mort de son père Maximilien. Son titre n'était nullement contesté par les Cours d'Europe, où le jeune Roi était un beau parti pour les demoiselles de la Noblesse. Quant aux bourgeois de la Ville de Munich et au petit peuple, ils étaient enchantés de voir monter sur le trône, ce grand jeune homme, beau et romantique, qui portait tous les espoirs de la Bavière.

Même rétrospectivement, nul doute que Louis II ne soit acquitté devant le Tribunal de l'Histoire : du moins aux yeux de l'historien Jacques Bainville. Louis II sut éviter à la Bavière des guerres inutiles, et il lui permit d'accomplir sans trop de heurts son destin historique, qui était de se fondre dans l'empire allemand sous la houlette de la Prusse. Il inspira quelque crainte au Pape, en soutenant le théologien Döllinger contre le dogme de l'infailibilité. Il apporta quelque souffle aux bourgeois de Munich en leur imposant Wagner. Il estimait que son rôle consistait à apporter un peu d'âme à cet Empire Allemand, trop dominé par un caporalisme prussien qu'il méprisait et détestait. Mais il sut faire taire ses répugnances personnelles devant cette réunification de l'Allemagne qui était inévitable.

Peut-être faudrait-il dire qu'il était un trop bon Roi, trop clairvoyant, parce que présider à la dissolution de son propre Etat, consentir à sa fusion dans un Etat plus grand, c'était aussi se vouer à jouer un rôle de marionnette, dont les ficelles étaient tirées depuis Berlin par la main ferme de Bismarck.

C'est contre son gré qu'il participa en 1870 à la guerre contre la France. Quand les émissaires de la Prusse lui furent envoyés, il feignit de n'accorder qu'une attention distraite à leur requête, affecta de parler de toute autre chose, de théologie justement. Il fit ainsi lanterner les ambassadeurs pendant plusieurs jours, et finalement il donna son accord, comme par distraction. Plus tard, il refusa de participer aux manifestations triomphalistes de la victoire, à Versailles et à Munich.

Il avait décidé une fois pour toutes, que c'étaient là "fadaises d'Etat".

La famille des Wittelbach, une des plus anciennes familles princières d'Europe, n'était pas exemplaire, depuis plusieurs générations, dans les affaires de gouvernement. Maximilien, le père de Louis II avait fait, avant de mourir, une dernière démonstration de sa faiblesse dans l'affaire du Schleswig-Holstein. Et avant Maximilien, c'était Louis Ier qui ne s'intéressait guère qu'à l'art grec, et dut quitter le trône en raison du scandale qui résulta de sa folle passion pour Lola Montès. C'était un personnage fort intéressant, mais assurément pas un homme d'Etat.

x x

x

Malgré le poids d'une généalogie parmi les plus anciennes, derrière le catafalque de Maximilien, il n'y avait pas un successeur soutenu par une tradition, mais un jeune homme, beau comme un dieu, apparaissant presque pour la première fois en public, éblouissant, mais destiné à porter sur ses épaules des espoirs dont il ne pouvait avoir idée.

Pour Louis II, la formule "L'Etat, c'est Moi", ce n'était tout de même pas rien, puisque c'est elle que lui enseigna d'abord sa gouvernante française, de la même façon que nous apprenons l'anglais par la phrase "my tailor is rich...".

On peut bien penser que la très austère personne qui dispensa un tel enseignement à ce gamin ne craignait pas de le pousser à la vanité, puisqu'il est vrai qu'il était roi. Mais ce fut finalement le destin de ce jeune roi que de faire apparaître la vanité de la formule.

Nous-mêmes, nous sommes portés à ne prêter qu'une oreille distraite, une oreille d'historien, à cette phrase où nous croyons reconnaître le signe d'un temps, d'une période historique où la monarchie dite absolue engendrait la venue de l'Etat moderne, lequel devait survivre à la disparition du principe monarchique. Ce faisant, nous négligeons d'y voir que, bien plus encore que la question de l'Etat, c'est celle du "Moi" qui s'y trouve posée.

A cette double question, sur l'Etat et sur le "Moi", Louis II a fourni une réponse saisissante, en donnant une autre formule : "Meicost Ettal". Ce qui constitue l'anagramme parfait de "l'Etat, c'est Moi". Toutes les lettres s'y retrouvent. Mais entre temps, l'Etat comme le Moi s'y trouvent disloqués en leurs éléments littéraires, avant d'être regroupés autrement.

Est-ce là dérision ou déraison ? Trouvaille poétique ou néologisme de fou ? Dissociation schizophrénique ou restructuration paranoïaque ?

Il s'agit d'une construction, celle d'un château, celui de Linderhof, situé près du bourg d'Ettal, ce qui donna à Louis II prétexte à formuler ce surnom baroque pour son château. On ne saurait mieux dire qu'à la dislocation de son "Moi", identifié à l'Etat, Louis II répliquait par une reconstruction, celle de ses châteaux.

Les châteaux de Louis II étaient à l'image de son promoteur. Difficiles d'accès comme des châteaux forts, imitant et dépassant en taille les plus grands, rassemblant des styles de tous les pays et de toutes les époques, ornés des représentations allégoriques des Niebelungen, ils avaient pour fonction de réaliser l'essence même du château.

En cela, ils ont surtout à voir avec le château de sable de l'enfant ou bien le palais du facteur Cheval.

Châteaux baroques, pour un roi baroque, toujours à construire, jamais achevés, ils étaient parfaits surtout par leur parfaite inutilité. Ils ne furent jamais habités, tout juste hantés par les fantômes de Louis XIV et de Marie-Antoinette que rejoignait dans la nuit la silhouette non moins fantômatique du Roi. Louis II ne s'en cachait pas : pourquoi cette seule compagnie de fantômes ? C'est parce qu'ils sont les plus faciles à congédier.

Les autres visiteurs étaient mal venus. Les courtisans n'y avaient aucune place. Et les courtisanes qui essayèrent de s'introduire auprès du Roi vierge pour gagner ses faveurs, furent ridiculisées avec toute la morgue que lui conféraient à la fois son rang et sa folie. Même les ministres et les diplomates accrédités auprès de la personne du Roi étaient traités en

importuns, si possible cachés à sa vue par un candélabre ou un bouquet de fleurs habilement placés. Ils étaient vite congédiés.

L'immense salle du trône, prévue pour le couronnement, ne fut jamais utilisée.

Et surtout ! La chambre, que Louis II avait voulu plus grande que celle de Maximilien, son père, n'accueillit jamais une Reine. Ainsi, Louis II se refusait-il à accomplir ce que Marx appelait (avec humour, mais à juste raison) le seul acte constitutionnel du système monarchique. Cet acte, c'est celui qui consiste à baiser la Reine afin de donner un Roi au pays. Libre à vous de décider si le roi resta vierge par inhibition ou par refus de faire son devoir d'Etat.

Dans un autre château, celui d'Herrenschimsee, il avait fait construire une galerie des glaces qu'il avait voulu plus grande que celle de Versailles, son modèle. Mais jamais aucune fête n'y fut donnée. Louis II ne pouvait y voir d'autre reflet que lui-même de ce "Moi" qui s'évanouissait dans les splendeurs d'un théâtre où il n'y avait place pour aucun autre acteur que lui-même, et surtout pour aucun spectateur.

A Munich, on renaclait ferme contre ce qui était considéré comme une coûteuse fantaisie, et J. Bainville, monarchiste et chauvin comme il se doit, n'est pas loin d'attribuer les malheurs de Louis II à cette Bavière dont il dit qu'elle n'avait ni la richesse, ni la générosité de la France de Louis XIV.

Et pourtant, pourquoi la famille des Wittelbach, en la personne de son chef, n'aurait-elle pas eu la même ambition que les Hohenzollern qui, eux aussi, imitèrent assez puérilement Versailles ? Mais les châteaux de Louis II étaient tout autre chose. Ils étaient une tentative toujours renouvelée, jamais satisfaisante pour constituer une enveloppe architecturale à sa condition de Roi, et au delà, à l'image de son "Moi", qui se délabrait jusque dans son enveloppe corporelle, envahie par l'obésité (jusqu'à 120 kilos). La majesté royale, même physiquement devenait peu à peu celle du bouffon ou du poupon. Il avait plus d'une ressemblance avec Ubu.

Certes, Louis II pour obtenir de l'argent, ne manquait

pas de faire référence à la règle du "bon plaisir du roy". La deuxième phrase enseignée par l'institutrice française avait été: "Cy veut le roy, cy veut la loi". Mais quand il écrivait à son ministre : "Si je ne peux construire, je ne peux plus vivre", c'était une supplique et non plus un ordre royal. Y a-t-il encore un ministre possible pour faire la loi avec le désir du Roi, quand le Roi ne songe qu'à survivre, et sûrement pas à survivre dans un fils ? Est-il possible pour un Roi de rester le Roi, si la hiérarchie constituée par les ministres se trouve effacée, réduite à servir des caprices de "Sa Majesté Bébé" ?

Il n'était certainement pas facile de vivre dans l'entourage de Louis II. Il lui arrivait d'ordonner de fouetter et de mettre aux fers un domestique qui avait déplu, de condamner à mort parce qu'avait été enfreinte une règle de l'étiquette sourcilleuse qu'il avait établie. Heureusement, il n'insistait guère pour que les ordres soient exécutés. Sinon, la Cour de Bavière aurait vite ressemblé à celle du Roi Ubu et la dignité royale aurait été celle de la reine de cartes à jouer de Lewis Carroll. Ce n'était pas sauvagerie de sa part, mais seulement poursuite de la logique du principe monarchique qui devait être poussé jusqu'à l'absurde, en vue de le réaliser dans son essence, comme pour les châteaux. Ainsi ne voulait-il pas de ces ministres avec lesquels il lui fallait composer. Irrité par leur résistance, il menaça de former un cabinet ministériel dont le président aurait été Hesselshwërdt, son coiffeur, les ministres étant des cuisiniers et des piqueurs. Voilà qui aurait réalisé la perfection de la souveraineté monarchique, dans la droite ligne d'une logique, celle qui veut que le pouvoir royal n'aie que des sujets, les meilleurs étant les plus assujettis.

Au grand scandale de la Cour, il dit un jour : "Je voudrais que la Bavière n'aie qu'une tête, pour pouvoir la trancher d'un coup". Mais n'était-il pas en train de réaliser un tel projet, lui étant la tête de la Bavière et de plus en plus détaché d'elle ? N'annonçait-il pas ainsi son suicide ? avec sa folie ?

Sa mère elle-même, disait-il, il ne la respectait que parce qu'elle avait "l'honneur d'être la mère du Roi". Mais

aussi, ajoutait-il, "elle n'est que la mère, en même temps que sujette" et il lui reprochait vivement d'être "la cousine de l'empereur d'Allemagne". Il lui arriva aussi de désigner sa mère comme étant "la femme de mon prédécesseur", ce qui achève de boucler la bouche de cette légitimité monarchique, légitimité de fonction, effaçant le lien de descendance familiale. Assurément, c'était bien là une façon de réaliser une forclusion en dénonçant le père comme tel, pour le renommer dans une lignée qui, pour être royale, n'en est pas moins indépendante du noyau familial. Ainsi, ne faut-il pas entendre un drame Oedipien quand il disait vouloir "arracher le roi Maximilien à son cercueil pour lui donner une paire de gifles". C'était plutôt comme aujourd'hui, on parle de la précédente République, pour la dénigrer, mais sans que cela tire autrement à conséquence.

Louis II avait en un certain sens raison de se situer seulement par rapport à une légitimité monarchique. Celle-ci ne se transmet pas, par essence, en fonction des liens du sang. A l'origine de la monarchie française, le roi était élu par les seigneurs, chaque année (au mois de mai, bien sûr, comme maintenant), c'étaient les réunions du Marlberg. Et puis, plus tard, les dates d'élection se sont espacées. Et à la fin, le roi se choisissait lui-même son dauphin...donc généralement son fils aîné, ce qui constitua la loi fondamentale constitutionnelle de la monarchie héréditaire, absolue, de droit divin. Mais ceci est finalement un point second et secondaire du principe monarchique, bien qu'il apporte une sacralisation de la monarchie, ou si l'on préfère une consécration de l'acte sacré que constitue la baise du Roi avec la Reine.

De ce dernier point, Louis II n'a sans doute jamais rien voulu savoir, sauf à considérer de telles privautés comme comparables à ses propres masturbations et ses fugitives et domestiques relations homosexuelles. De telles questions sordides ne pouvaient, à ses yeux, que ternir l'image de la majesté royale, et en tous cas, ne pas avoir fonction signifiante pour son propre statut. Il n'en est pas moins assez étrange, en cette circonstance, que Louis II, en réalisant la forclusion de la

fonction paternelle de Maximilien, retrouve la même personne comme étant son prédécesseur, législateur aussi, mais au titre de chef d'Etat.

Louis II a réussi à se réduire à lui-même dans sa fonction monarchique, sans ascendance, sans descendance, sans épouse, sans ministres. Il ne se prenait pas pour un Roi, mais pour le Roi. Plus encore, il était identifié à l'Etat, ou plutôt à la tête de l'Etat. La suppression progressive de ses liens de dépendance à l'égard de sa famille, de ses ministres le condamnait à multiplier les signes qui viendraient le confirmer ou plutôt le constituer dans une existence réduite à la seule majesté royale : Châteaux - Etiquette royale - Asservissement de ceux qui encore l'approchaient.

Nous voici arrivés à cette étrange question : "Qu'est-ce qui distingue Napoléon, du fou qui se prend pour Napoléon ?" Eh bien ! Il ne faut surtout pas répondre : "C'est l'autre qui sait qui est Napoléon et qui ne l'est pas" formule par laquelle on s'imagine qu'il suffit de la dimension de l'autre pour protéger de la folie. On voit bien que pour Louis II, l'autre n'a rien arrangé, l'autre, c'est-à-dire toute la Bavière et toute l'Europe qui l'ont pris pour un Roi. Et par contre, pour Napoléon, ça n'a fait aucune difficulté pour son équilibre mental que l'opinion de l'Europe entière ait été plutôt portée à le considérer comme un vulgaire aventurier et non pas comme un empereur. Non, la question de l'autre est tout à fait essentielle à considérer pour tout ce qui concerne la folie. Mais il ne faut pas s'en servir sans la plus extrême attention. Sinon, on n'aboutit qu'à faire une apologie du conformisme le plus plat.

Pour nous y repérer dans la question de la folie, il vaut mieux répondre avec Lacan : "la différence entre Napoléon et le fou, c'est que Napoléon ne se prenait pas pour Napoléon". Et en effet, ce que nous savons de plus sûr sur le petit Bonaparte, c'est qu'il a dû se donner un mal considérable pour constituer son personnage et qu'il ne cessa, jusqu'à sa mort, de s'y appliquer, quitte à employer les services d'un Las Cases pour achever le tableau. En d'autres termes, il était tout à fait conscient de la

différence entre son "Moi", son personnage, cette image fragile et toujours à compléter et sa condition de Sujet, esclave, forçat, ne cessant de trimer au service de l'Empereur. Sans doute conviendrait-il d'opposer la mère de Napoléon, Madame Laetitia rappelant "Pourvu que ça dure" et le personnage de la stupide gouvernante de Louis II enseignant "L'Etat c'est Moi", mais ceci ne nous mènerait pas bien loin.

S'il faut faire des comparaisons, il vaut mieux prendre le personnage de Louis XIV, dont Louis II faisait son modèle, celui à qui on a pu attribuer à tort la fameuse formule : "L'Etat c'est moi", mais qu'on ne peut soupçonner de l'avoir dite dans le désordre : "Meicost Ettal". La petite histoire nous apprend que la conception même de ce grand roi était improbable. Louis XIII n'a jamais beaucoup fréquenté les dames (il était beaucoup trop pieux) et probablement seulement la reine, son épouse, mais vraiment pas beaucoup. Au point que le royaume désespérait que lui vienne un héritier. Malgré les pieux conseils de son confesseur, Louis XIII ne se décidait pas à franchir le pas pour accomplir son devoir constitutionnel. Il aura fallu qu'un soir, un orage l'oblige à se réfugier chez la Reine pour que le miracle se produise, et que 9 mois après...

Il est probable que Louis XIV n'a jamais rien su de cette scène primitive qui montre que le cours de l'Histoire peut dépendre des caprices du temps. Mais toute son enfance devait lui rappeler la fragilité de son statut de prince héritier, obligé de composer avec sa mère, le régent, le terrible Mazarin et une noblesse turbulente. Aussi petit de taille que Louis II était grand (1m91) il fut un roi besogneux, qui consacra toute son énergie à acquérir la stature du "Roi Soleil". Il mit le plus grand soin à se soumettre à une étiquette que Louis II ne songeait qu'à imposer. Il n'avait pas oublié le modeste pavillon de chasse à Saint-Germain, où la Fronde l'avait obligé à se réfugier à l'âge de 5 ans. C'est tout près de ce lieu de son humiliation qu'il fit construire l'orgueilleux château où allait être encasernée cette noblesse à qui il fallait apprendre à faire la révérence. Versailles fut ainsi à proprement parler un lieu signifiant, l'axe d'un retournement, témoin de la détermination, de la volonté du monarque.

A l'inverse, Linderhof, Herrenchimsee n'étaient que les signifiés d'une puissance monarchique devenue sans objet. Des lieux sans signification qui n'allaient pas tarder à trouver leur vocation en étant livrés aux cohortes de touristes, et en faisant la fortune des marchands de cartes postales.

Les mesures des châteaux de Louis II ne sont pas celles du luxe et de l'orgueil. Quand nous lui attribuons de tels sentiments, nous ne parlons que de nous-mêmes ou de l'idée que nous faisons d'un Roi ! Sa démesure à lui était d'une autre nature. Elle s'accommodait fort bien à l'occasion pour lui-même de l'inconfort d'une auberge de campagne. Et il pouvait à l'occasion faire construire une modeste chaumière. Mais alors, il fallait qu'elle soit parfaite, qu'elle réalise l'essence de la chaumière. Ses constructions ne supportaient pas le comparatif qui suppose l'existence de l'autre. C'est par l'accès au superlatif que l'entreprise avait sa justification.

C'est pourquoi, on ne peut pas faire de Louis II, un roi esthète ou mécène. Il n'était pas exigeant sur les fresques qui ornaient ses châteaux. Il fallait qu'elles traitent de grands sujets mythologiques, notamment les Niebelungen, mais il était peu exigeant sur leur facture. De même, il ne mit pas les pieds dans le musée qui déjà, faisait l'orgueil de la ville de Munich. Et pour la musique même, comment ne pas croire ce qu'en disait Wagner lui-même qui estimait que Louis II n'y comprenait rien. Au total, les interventions "artistiques" de Louis II, dans la construction des châteaux, leur décoration, comme aussi les opéras et les représentations théâtrales sont fort intéressantes, mais certainement pas marquées du goût le plus sûr. Là aussi à force de ne s'intéresser à l'art que dans son essence, ne finit-on pas par l'étouffer ?

x      x

x

(à suivre)

LA FOLIE DE LOUIS II DE BAVIERE

(suite) J. Clavreul

Il nous faut maintenant revenir à la question de l'autre, telle que la pose la folie de Louis II. J'ai déjà indiqué comment il maltraitait ses ministres et domestiques, et aussi sa parenté. Mais il ne tolérait même pas l'autre comme spectateur de la fonction et de la splendeur royales. C'est ainsi qu'il détestait toutes les festivités, même et surtout celles où il avait tout naturellement le rôle premier, c'est-à-dire dans les cérémonies officielles. Il s'y dérobaient de la façon la plus violente, parfois au dernier moment, en fuyant dans un endroit où on ne savait le retrouver. Ceci au grand dam, bien entendu, de sa popularité. Il n'était pas vaniteux. Et ceci justement, le très petit peuple campagnard l'avait bien compris et l'aimait.

Dès son adolescence, il fuyait le regard d'autrui, ce qu'on attribuait à une timidité excessive. Plus tard, sous prétexte d'étiquette, il commandait qu'on baisse les yeux à son approche, et qu'on se tienne toujours à quelque distance de lui. Là aussi, il s'agit de bien autre chose qu'une marque de déférence exigée. C'était une phobie à l'égard du regard des autres. Symptôme donc, et qui prend toute sa dimension dans ce qui fut non pas seulement son intérêt, mais sa véritable passion pour le théâtre.

Le théâtre, ou pour mieux dire l'opéra en tant que théâtre complet incorporant la musique. On sous-estime beaucoup cette passion en la faisant dépendre de son attachement homosexuel pour Wagner. Ceci n'est qu'une façon d'excuser le jeune Roi dont on aurait bien aimé pouvoir dire que les extravagances étaient dues à de mauvaises influences. Mais c'est plutôt à l'inverse qu'il faut interpréter sa longue et coûteuse amitié avec Wagner. Louis II ne s'est jamais épris que d'hommes de théâtre... au point d'avoir même pu avoir quelques amitiés avec des actrices. Avec Wagner, quand ils organisaient ensemble une production

nouvelle, c'est lui-même qui en rajoutait, qui voulait avoir toujours plus parfait.

Il s'attachait notamment beaucoup aux décors de théâtre, voulant que ceux-ci soient une exacte reproduction de la réalité. Il dépensait des sommes fabuleuses pour que ces décors soient naturels, comprennent une vraie rivière, de vrais arbres, etc... Les costumes, la disposition des personnages devaient être des copies fidèles quand on jouait une pièce historique. Celle-ci devait reproduire exactement ce qui s'était passé. Et si quelque détail manquait ou était défaillant, il se mettait en fureur et déclarait : "Vous gâchez tout mon plaisir"...

Nous sommes là bien loin, tout à l'opposé, de la subtile analyse de Jean Genet, exigeant qu'à côté du "détail qui fait vrai", il y ait aussi le "détail qui fait faux". Mais c'est la dimension érotique qui est à faire apparaître pour l'auteur du "Balcon" et des "Paravents", alors que Louis II ne voulait, tout au contraire, qu'effacer cette dimension.

C'était là - dirons-nous pour aller vite, mais trop vite - une tentative pour supprimer la distance entre la fiction théâtrale, et la réalité qu'elle est censée représenter... ou constituer.

Il voulait surtout la parfaite identité entre un acteur et son rôle, ce qui visait à constituer la fiction du théâtre comme réalité. Il se prit de passion pour un acteur, le jeune et obscur Josef Kainz. En lui, c'est Denis de Marion Delorme qu'il aimait. Il attribuait à l'acteur les sentiments du personnage. Aussi, quand Josef Kainz lui dit son souhait de jouer Franz Moor, des Brigands, Louis II se mit en fureur, en disant qu'il n'accepterait pas de voir son ami dans un rôle de coquin ! Il ne voulait pas que le jeune homme quitte les sentiments élevés qu'impliquait son rôle, et il exigeait qu'il soit toujours au diapason des lectures poétiques qu'ils faisaient ensemble. Il supportait très mal que Kainz, au fil des heures, cède aux humbles exigences de son appétit et de son sommeil.

La question du théâtre est pleine d'intérêt pour ce qu'elle reproduit, sur la scène théâtrale, la même question que nous avons déjà vue, c'est-à-dire celle du rapport de Louis II à

son personnage de Roi, à l'inverse de ce qui se passait pour Napoléon et pour Louis XIV.

Louis II aurait détesté "Le Paradoxe du Comédien". Diderot y montre que, paradoxalement, le bon acteur n'est pas celui qui éprouve les sentiments qu'il est censé avoir. Celui-là ne peut être qu'un acteur médiocre, ayant méconnu la dimension proprement théâtrale. Le bon acteur est au contraire celui qui sait jouer les sentiments et en donner une représentation. Ainsi, c'est le spectateur qui, par identification - non pas à l'acteur mais au personnage représenté - éprouve de tels sentiments. Au théâtre, il faut que ça passe la rampe. Et l'acteur peut, scène après scène, rectifier, améliorer son jeu afin d'obtenir de plus en plus le résultat escompté auprès des spectateurs. Ainsi l'acteur doit-il en quelque sorte être hors de son personnage, c'est-à-dire hors du masque, hors de la "persona". S'il faut parler d'identification pour l'acteur, ce n'est pas au personnage représenté qu'il doit s'identifier, mais bien plutôt au spectateur, à celui-là qui chaque soir vient lui dire quelque chose sur ce qu'il éprouve, et par conséquent sur son jeu.

Il y a une curieuse illusion au théâtre, c'est qu'on croit qu'il s'agit d'un cadre spatial, celui déterminé par la rampe. Mais la rampe on arrive très bien à la passer, et d'ailleurs elle n'existait pas nécessairement, par exemple au temps de Molière. Quand on va au théâtre, on y va aussi pour se faire voir, il faut s'habiller bien. S'il y a un cadre spatial, c'est plutôt celui du bâtiment tout entier.

Le théâtre, c'est bien plutôt un cadre temporel, avec un début marqué par les trois coups, et une fin quand on baisse le rideau. Ainsi quand on parle de la "fiction" théâtrale (mais aussi bien de fiction romanesque) ça ne nous éclaire pas beaucoup sur ce qu'est le théâtre (ou le roman) mais ça laisse entendre qu'une fois le rideau baissé (ou le livre fermé) on va retrouver la réalité. C'est pourquoi, on peut très bien supporter qu'il se passe des choses très déplaisantes, très angoissantes au théâtre, au cinéma ou dans le livre. On les supporte et même on les souhaite parce qu'on sait que la réalité c'est autre chose, ce qui

est bien rassurant. Or, c'est là que se trouve le leurre qui nous berne le plus sûrement ! Car cette sorte d'opposition, dialectique entre fiction et réalité ne nous donne aucune garantie durable concernant ce que nous considérons comme étant la réalité quotidienne. Celle-ci peut être tout aussi redoutable et même bien pire que le plus effroyable des drames ou mélodrames.

Il est sûrement tout à fait inutile que je vous rappelle le très intéressant travail qu'a fait Octave Mannoni sur le théâtre, et notamment sur l'utilisation qu'on pu faire certains auteurs de ce jeu de la "fiction" et de la "réalité", termes qu'il nous faut donc mettre entre guillemets, qu'on nous oblige à mettre entre guillemets quand sur la scène est représentée justement une scène de théâtre. C'est quelque chose qui a beaucoup à voir avec ces rêves où le rêveur rêve qu'il a rêvé. Ce sont là des moments où c'est la question même du réel et de la réalité qui se trouve posée ; se trouve enfin posée, si je puis dire : car il est tout de même frappant que cette mise en question soit finalement si récente, et marquée de façon si différente principalement par Brecht et par Pirandello (même si d'autres auteurs, et particulièrement Shakespeare, dans Hamlet, avaient déjà utilisé ce contraste).

Le point sur lequel je suis amené à insister, parce qu'il me faut suivre Louis II, ce point concerne le cadre. Le cadre qui nous protège parce qu'il nous envoie ce clin d'oeil qui désigne l'imaginaire en tant que tel, et nous protège ainsi des bévues les plus lourdes. Pour un tableau, c'est évident. Une peinture qui n'a pas de cadre, ça s'appelle un trompe l'oeil ; à moins d'utiliser dans la fresque le cadre (en quelque sorte naturel) constitué par les limites d'une pièce, d'un mur. Louis II s'efforçait donc de supprimer, d'effacer autant que faire se peut, tout ce qui peut faire office de cadre et tout particulièrement ce qui, au théâtre, désigne la fiction dont l'importance est décisive pour qu'y trouve son plaisir le spectateur ordinaire.

Il nous faut donc parler de ce spectateur ordinaire, notre voisin, nous-même, celui avec qui nous constituons une foule. Car s'il est vrai que le spectateur est invité, par le jeu du spectacle, à s'identifier à tel ou tel acteur, à plusieurs à la fois souvent, il y a un autre aspect du jeu des identifications

dont on parle beaucoup moins, mais qui est pourtant fondamental. C'est celui de l'identification à son voisin. C'est une chose que l'on sait bien : si l'on va voir jouer une pièce à Belleville, ce ne sera pas la même chose qu'aux Champs Elysées. On le sait aussi, parce qu'on ne va pas au théâtre avec n'importe qui. Il faut choisir son compagnon ou sa compagne. La meilleure pièce peut devenir une catastrophe si le voisin rit ou pleure à contre temps.

Ce sont là des choses que l'on sait, mais dont on ne parle pas. Parce qu'il ne faut pas en parler. Bien entendu, on ne va pas dire à quelqu'un qu'on l'invite parce qu'il est bon public. Il risquerait d'en rajouter et ce serait effroyable. Mais c'est surtout pour soi-même qu'il faut maintenir la fiction la plus importante, que c'est un public difficile, exigeant, qui s'est laissé entraîner à ces applaudissements auxquels on participe.

Il faut bien en revenir à ces aspects peu glorieux dont parle Freud dans "Psychologie des masses". Notre identification au leader (ici l'acteur) constitué comme Idéal pour notre "Moi" n'est possible que parce qu'elle est soutenue de l'identification avec les autres membres de la foule. Ici celle des spectateurs dont il est souhaitable qu'ils soient le plus nombreux possible (on sait comme une salle à moitié vide est déprimante). Or, ce que nous avons de commun avec eux n'a rien d'exaltant. Nous sommes là pour un temps limité, afin de partager les nobles sentiments qui se jouent, ou pour nous scandaliser des horreurs qui nous sont représentées. Mais si nous supportons tout ça, c'est aussi parce que nous savons que tout ceci se terminera devant une prosaïque et confortable choucroute à la brasserie voisine où nous émettrons des jugements définitifs sur la pièce jouée et prouvant que nous ne sommes pas de ceux qui se font avoir par une petite troupe de province. Il y a donc dans cette communion avec les autres spectateurs quelque chose d'absolument nécessaire, et sur laquelle il vaut mieux ne pas trop insister si nous voulons rester convaincus de la pureté de notre intérêt pour l'art.

Toutefois, il faut bien que nous insistions si nous voulons rester freudiens. Le théâtre de Wagner a eu son soutien auprès de Louis II, le roi poète, mais aussi auprès des habitués

des brasseries de Munich. L'un ne va pas sans l'autre. Le soutien idéal d'un côté, le soutien vulgaire de l'autre. La scène sociale vient au secours de la scène théâtrale. Elle le conditionne.

Cet autre aspect de l'identification, à ce qu'il y a de plus commun, Louis II n'en voulait pas, n'en voulait surtout pas, et c'est bien là que nous voyons que lui a échappé la véritable dimension du théâtre. Il supportait très mal qu'il y eût d'autre spectateur que lui-même. Aussi fit-il représenter pour lui, seul, seul spectateur, plus de 200 spectacles, dont 45 opéras !

Ne nous laissons pas - pas trop - impressionner par les chiffres. Il est néanmoins certain qu'une telle exigence n'est pas à la portée de n'importe qui. Aujourd'hui, pour faire la même chose, il faudrait être un roi du pétrole, ou quelque magnat de la presse qu'on imagine misanthrope, et plus encore misogyne. Ce sont là des histoires de Rois, ou de Dieux à qui il manque résolument d'avoir conservé quelque rapport avec cet autre que Lacan écrit avec un petit a, c'est-à-dire à l'autre imaginaire.

Il faut bien en revenir à lui parce qu'on a souvent fait un mauvais sort à l'imaginaire chez les lacaniens. Cela ne tient pas à Lacan lui-même dont le noeud borroméen rappelle au moins qu'il faut en préserver le fil si on ne veut pas que les deux autres fils (celui du symbolique et du réel) ne fichent le camp chacun de leur côté. Mais ceci n'a pas été entendu, et on a plus souvent entendu les lacaniens reprendre des schémas éculés où l'imaginaire apparaît comme une sorte d'excroissance, d'épiphénomène accroché à la chaîne signifiante qui seule devrait retenir l'intérêt du psychanalyste sérieux.

Il ne s'agit pas de vous inviter à retourner aux délices de l'imaginaire, mais plutôt de vous en rappeler la consistance, ce que faisait Lacan quand il parlait de la matérialité de l'imaginaire, qui est celle donnée par une surface, celle-là même du miroir. Cette surface là, il vaut mieux savoir la manier convenablement que de l'ignorer, parce que ça va très loin. C'est en sachant placer des miroirs d'une certaine façon qu'Archimède fit brûler la flotte ennemie. Par contre, en s'interdisant de parler de l'imaginaire autrement que pour le dénoncer,

les lacaniens se sont offerts à se laisser piéger dans le miroir aux alouettes dont un petit groupe s'était assuré le monopole.

L'autre, ce petit autre est bien commode dans la vie quotidienne, puisque ses yeux, ceux-là mêmes que Louis II fuyait, fonctionnent comme un miroir qui a cet avantage tellement précieux de ne pas renvoyer mécaniquement notre sourire ou notre grimace. Les vertus de l'amour nous renvoient une image complaisante. Et la haine n'est pas moins d'un usage bien pratique puisqu'elle nous permet de répudier ce qui risque de nous déranger un peu trop. C'est ainsi qu'avec l'autre, on se rend de petits services réciproques. Mais s'il est bien tentant de dénoncer tout cela parce que ce sont les jeux du leurre, on n'y échappe pas pour autant. On ne fait que suivre la tradition qui a toujours conduit les scientifiques et les philosophes à croire qu'ils s'intéressaient aux choses, aux essences, derrière les masques où ils se présentent, à prétendre qu'ils visent à l'essence derrière l'apparence. Cette essence à quoi Louis II aspirait. C'est ce qu'il a pendant toute sa vie, cherché à réaliser.

L'autre, bien sûr, est trompeur, puisque pris dans l'imaginaire. Et il est bien tentant de l'éliminer, cet autre trompeur, voire de construire une théorie de la psychanalyse visant à le détromper, c'est-à-dire en fait à le tromper d'une autre manière. Mais ceci c'est une autre histoire où il faudrait parler du risque qu'encourt la psychanalyse de se constituer elle aussi en système paranoïaque. Freud s'en était aperçu, ce qui ne suffit nullement à exorciser le danger. Il serait temps que les psychanalystes s'en préoccupent, et plus que jamais aujourd'hui où leur discours tend à s'imposer comme discours dominant.

x x

x

Aujourd'hui, nous en resterons à Louis II dont j'aurais aimé vous proposer un portrait. Paranoïaque disait le Docteur Gudden ; schizoïde disait le Docteur Robin. Qu'en penser, si ce n'est que le premier est soucieux de sa propre image de médecin qui a des arguments scientifiques pour justifier la déposition du Roi ; et que le deuxième est non moins soucieux de son image de

médecin non aliéniste, libéral et qui consent au plus à mettre son savoir au service d'une innocente caractérologie.

Tout ceci se met très vite à dater, et sans doute parce que le souci d'établir un diagnostic relève, chez le psychiatre, de l'espoir de pouvoir dire la vérité sur quelqu'un. La Vérité, c'est-à-dire au sens propre le "ver-dict", celui-là même que l'expert vient bafouiller aux Assises, devant les jurés, quand il vient faire l'étalage public de son ignorance prétentieuse.

Mais beaucoup plus que la présomption, il y a une sorte de naïveté chez le psychiatre, celle de croire qu'il va pouvoir dire le Vrai sur le Roi. C'est de croire qu'il va, comme l'enfant, pouvoir dire que le Roi est nu. Pour ma part, je dirai que c'est cette prétention qui est vraiment infantile. Le Roi, pas plus qu'un autre, l'enfant ne sait le voir nu. Personne n'a jamais pu voir le roi Louis II, sauf ceux qui ont vu son cadavre. C'est là une sorte de curieux privilège du médecin que de savoir tout sur l'autre, l'autre réduit au cadavre, l'autre réduit à cette maladie qui l'empêche de vivre. Savoir en somme sur ce qu'il y a de moins intéressant chez l'autre. Aussi, quand on dit que l'enfant sait voir le roi nu, que croyez-vous donc que ce spectacle lui apprend sur la condition royale ?

Je parle là, bien sûr, de la phobie que Louis II avait du regard de l'autre. Mais il aurait été sûrement beaucoup plus intéressant que je vous parle d'un autre roi, Moctezuma, qui régnait sur l'empire des Aztèques, au moment de l'arrivée des Espagnols que commandait Cortes. Lisez à ce sujet le très bon livre de Tzevan Todoroff intitulé : "La conquête de l'Amérique, ou la question de l'autre". Qu'en est-il en effet de cette question de l'autre pour ce roi on ne peut plus exotique. Eh bien ! l'autre, c'est-à-dire l'Espagnol, c'est seulement celui dont il faut absolument éviter d'être vu. Vous savez à quoi cela a conduit, à ce qu'un immense empire soit vaincu par Cortes, à la tête d'une bande d'aventuriers, qui se battaient à un contre mille ; à ce que le roi finisse assassiné par ses geôliers.

Etrange tout de même que de ce roi, on ne sache finalement rien d'autre que son refus d'être vu. La même chose

que pour Louis II à certains égards. Et de même, on peut dire de l'un comme de l'autre, et pour des raisons fort différentes, qu'ils furent le dernier roi.

En fait de nudité, Louis II n'a jamais voulu connaître que "la coupe limpide de l'amour et de l'amitié de Richard". Mais ne croyons pas que nous atteignons les sphères éthérées. Ce Richard n'était pas Wagner, mais Hornig, le cocher. Le journal intime est rempli d'ordres destinés à empêcher le retour des attouchements impurs. Ces ordres sont signés de Louis, de Ludwig, du Roi, prononcés au nom de l'anneau des Niebelungen, voire de Louis XVI en personne. Finalement, c'est seulement dans ces fautes contre la pureté que Louis II nous apparaît comme un sujet désobéissant quelque peu au Roi, c'est-à-dire pas tout à fait identifié à lui-même, pas tout à fait Roi, pas tout à fait fou. On sait que cet encombrant pénis qui lui faisait tant de difficultés n'a jamais eu accès à la fonction phallique. Et même l'amour qu'il porta à sa fiancée Sophie ne réussit pas à le sortir de ses impasses avec son corps.

Ce Roi dérouta le commentateur. Quand on vint pour l'arrêter, il écrivit quelques ordres en hâte : "Les traîtres sont condamnés à être scalpés, on les fouettera à mort. On leur coupera la langue et les mains". Mais quelques heures après - il est vrai avec l'aide de Durkheim-Montmartin - il rédige un appel très remarquable, très digne à la Bavière, pour qu'elle vienne au secours de son Roi, victime d'un complot.

Pour Guy de Pourtalès, Louis II, c'est le culte de l'illusion. Il est vrai qu'on peut considérer qu'il a passé sa vie à tenter de constituer un univers fantasmagorique. Mais il est plus clair de dire exactement le contraire, puisqu'il n'a cessé de pourchasser l'illusion, par exemple en traquant la fiction théâtrale pour la rapprocher de l'exacte réalité, par exemple aussi en construisant des châteaux qui étaient des décors de théâtre grandeur nature pour une pièce qui ne devait jamais être ni écrite, ni jouée. Et surtout peut-être en tentant de donner une fonction nouvelle à son rôle monarchique.

Il ne dépendait pas de lui que cette fonction soit en train de tomber en désuétude. Moctezuma étudiait les signes que les Dieux lui envoyaient pour trouver quelle réponse donner à l'arrivée des Espagnols. Il ne lui venait pas à l'idée de se demander qui étaient ces gens-là et ce qu'ils lui voulaient. Louis II finalement ne faisait pas autrement. Il ne s'intéressait pas à l'autre. Au plus, pouvons-nous dire qu'il a rencontré une fois l'autre, en la personne de Wagner. Mais ce n'est pas exact. En Wagner, il n'a rencontré que Dieu. Et s'il supportait que son Dieu ait des faiblesses pour Cosima, c'est au même titre que lui-même en avait pour son cocher. Il n'accepta pas que la liaison de Wagner devint officielle, non par crainte de l'opinion publique qu'il avait maintes fois affrontée, mais parce que les choses de la sexualité ne pouvaient en aucune façon avoir une fonction signifiante dans son univers.

Lacan dit du psychotique qu'il nous parle du réel parce que l'imaginaire, ce n'est pas son fort. Il n'est pas très satisfaisant de faire une description dont l'axe serait constitué par un déficit, ici celui de l'imaginaire. Mais ceci prend de l'intérêt si on s'aperçoit que l'imaginaire, c'est l'autre, c'est-à-dire nous-même. C'est pourquoi, nous ne devons pas considérer comme négativement qu'il déroute le commentaire. Il fait travailler notre imaginaire. Ce n'est pas le fou qui se ballade entre i (a) et m sur le graphe de Lacan. C'est nous, par la vertu de son discours, assez puissant pour nous donner, un moment, l'illusion que c'est son fantasme qui occupe le devant de la scène.

A cet égard, Louis II ne fut pas plus un mauvais fou qu'il ne fut un mauvais Roi. S'il avait été "normal", il aurait pris le chemin qu'ont pris les rois de toutes les Cours d'Europe, rejoignant ainsi les nouveaux rois, ceux du spectacle, de l'industrie ou de la finance. Il n'aurait imaginé d'autre château que sur le modèle du pavillon de banlieue - en plus grand -. Il n'aurait eu d'autre vie que la plus banale - en plus dispendieux.- Il aurait compris qu'un roi, aujourd'hui, doit se reconvertir dans la publicité, et devenir un play-boy pour magazines.

J'exagère sans doute, mais si peu. Et si je me trompe, ce n'est que d'un demi-siècle. Encore faudrait-il se demander dans quel sens. Le roi modèle, à l'époque, c'était Louis Philippe, le roi bourgeois qui aurait si bien convenu pour les bourgeois de Munich. Mais, tout de même, s'il en avait été ainsi, quelle tristesse, dans cet univers du morose.